

# La traversée caféinée d'une plume qui boit du thé

Un texte inédit de Samuel Larochelle

L'écrivain en pleine création a longtemps été associé à l'image d'un artiste installé dans une chambre de bonne au dernier étage d'un édifice haussmannien de Paris, seul devant un bureau où l'on retrouve une vieille dactylo, des idées mortes-nées en formes de boulettes de papier, des cadavres de cigarettes, une chandelle comme seule arme contre la nuit et d'innombrables cernes de café attestant l'effort, la souffrance et l'enchaînement de nuits blanches. Dans ma réalité, rien de tout cela ne tient la route... sauf peut-être les arômes de café qui m'enveloppent tel un édredon en pleine tempête. Je parle de son odeur, puisque je ne bois jamais de ce liquide énergisant, convaincu que la caféine ferait de moi un être insupportable. Cela dit, après quinze ans à sillonner les quartiers de Montréal, je suis devenu un spécialiste de ces lieux qui stimulent l'imaginaire : ces cafés possédant une âme où mon inspiration s'abreuve pour écrire. Je sais où aller pour coucher un drame sur papier, dans quelle chaise m'installer pour déployer ma légèreté et entre quels murs me réfugier pour réviser les mots qui se sont enfuis de mon imagination. Bienvenue dans la traversée caféinée d'une plume qui boit du thé.

Premier arrêt : Station W, là où les ouvriers d'une autre époque construisaient les trains qui sillonnaient l'Amérique. Situé dans les Shops Angus, à mi-chemin entre Hochelaga et Rosemont, ce vestige du passé s'est transformé en symbole de mon réconfort jusqu'à la fin des temps. Installé derrière un laptop, je laisse vagabonder mes yeux vers les fenêtres géantes dans lesquelles le soleil déverse des extraits d'imagination. Je jette un coup d'œil furtif au parc de l'autre côté de la rue, nommé en l'honneur du comédien Jean Duceppe, en me promettant d'y faire un tour. Mais pas tout de suite. Pas avant d'avoir écrit au moins trois pages. À la fois calme et stimulé, je laisse courir mes doigts sur le clavier sans signe d'essoufflement. Je lève les yeux seulement pour chercher une idée quelque part dans la crème peinte sur les murs, le vert métallique des piliers d'un autre temps, le terreux de la banquette où les clients attendent leur commande et le bois qui nous met à l'abri de tout. Ici, c'est la maison du doux.

Lorsque je quitte les lieux, en quête d'une dose d'énergie, je me dirige vers le Village, ce quartier où depuis quelques décennies la communauté 2slgbtq+ reconstruit les fondations d'une société juste. Là où de nouveaux commerces ont apporté un vent de fraîcheur, comme La Graine brûlé, le temple des jeux de mots louches de la rue Sainte-Catherine. Laissant libre cours à leur imaginaire, les propriétaires ont conçu un écrin de couleurs, d'humour et de joie de vivre, en faisant écho aux fêtes foraines d'autrefois :

vieille voiture de montagnes russes stationnée près de l'entrée, îlot central en forme de carrousel géant, lumières décoratives reproduisant le contour d'une grande roue, toilettes plongées dans la noirceur des maisons hantée, mais agrémentée des thèmes musicaux des émissions pour enfants des années 1990. Si un sourire ne s'est pas encore invité sur mon visage, il apparaîtra certainement en passant ma commande auprès des chaleureux baristas. Une fois servi, je vais m'asseoir sur un banc recouvert de tissu aux motifs de léopard, en sachant pertinemment que les prochaines heures ne donneront pas lieu à mes plus grands élans de créativité. Autour de moi, les éclats de rire percutent mes tympans comme dans une machine de popcorn, les discussions d'universitaires plongés dans un travail de session titillent mon attention, la musique faite de vieux succès, de tubes pop et de je-ne-sais-quoi me donne plus envie de chanter et de danser que d'écrire le prochain grand roman québécois. Qu'à cela ne tienne, c'est sans aucun doute le meilleur endroit pour rester éveillé en révisant tout ce que j'ai écrit pendant la matinée. Au terme de cet exercice pour le moins aride, je m'offre une récompense en allant relaxer dans l'espace « arcade » où l'on retrouve des consoles de jeu vidéo. Le défi du jour : ne pas m'emmêler dans les fils pour le reste de la journée!

Ma destination finale est nulle autre que le café Osmo, là où j'irai probablement me planquer lorsque la fin du monde se pointera le bout du nez. Installé au coin des rues Clark et Sherbrooke, l'endroit est le plus beau demisous-sol de la métropole. Lorsque je prends place à table, mes yeux sont à la hauteur du gazon, des fleurs, des talons et des mollets musclés. Se trafic se trouve à quelques mètres seulement, mais jamais le brouhaha urbain ne vient me troubler. Ma bulle d'écriture est saine et sauve, entourée de parois de béton aux allures de bunker et de fenêtres juste assez hautes pour que la lumière vienne chatouiller mes joues. Sur ces murs gris délavé qui se révèlent étrangement invitants, je ferai résonner le point d'orgue de mon histoire. Je reculerais dans ma chaise, fier du chemin qu'a emprunté ma plume au cours des dernières heures. Et je recommencerais le lendemain, dans ces mêmes cafés et dans plusieurs autres, avide de découvrir la suite de cette histoire sans fin.